

TANGUY VIEL

LA DISPARITION DE JIM SULLIVAN

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LA DISPARITION
DE JIM SULLIVAN

DU MÊME AUTEUR



LE BLACK NOTE, *roman*, 1998

CINÉMA, *roman*, 1999

L'ABSOLUE PERFECTION DU CRIME, *roman*, 2001 (“double”,
n° 36)

INSOUPÇONNABLE, *roman*, 2006 (“double”, n° 59)

PARIS-BREST, *roman*, 2009 (“double”, n° 91)

TANGUY VIEL

LA DISPARITION
DE JIM SULLIVAN



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 40 PLUS SEPT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I À H.-C. VII

Cet ouvrage a bénéficié du programme
« Mission Stendhal » de l'Institut français.

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

I

Récemment, comme je faisais le point sur les livres que j'avais lus ces dernières années, j'ai remarqué qu'il y avait désormais dans ma bibliothèque plus de romans américains que de romans français. Pendant longtemps pourtant, j'ai plutôt lu de la littérature française. Pendant longtemps, j'ai moi-même écrit des livres qui se passaient en France, avec des histoires françaises et des personnages français. Mais ces dernières années, c'est vrai, j'ai fini par me dire que j'étais arrivé au bout de quelque chose, qu'après tout, mes histoires, elles auraient aussi leur place ailleurs, par exemple en Amérique, par exemple dans une cabane au bord d'un grand lac ou bien dans un motel sur l'autoroute 75, n'importe où pourvu que quelque chose se mette à bouger.

Je crois que c'est la raison principale qui m'a fait délaissier la France, que j'ai fini par la trouver trop statique, trop pétrifiée d'une certaine manière, en tout cas inadaptée au besoin d'air que j'ai intensément ressenti à un moment de ma

vie et que j'ai commencé à respirer en lisant des romans américains – des romans internationaux, ai-je pris l'habitude de dire, qu'on trouve traduits dans toutes les langues du monde et qui se vendent dans beaucoup de librairies.

Je ne dis pas que tous les romans internationaux sont des romans américains. Je dis seulement que jamais dans un roman international, le personnage principal n'habiterait au pied de la cathédrale de Chartres. Je ne dis pas non plus que j'ai pensé placer un personnage dans la ville de Chartres mais en France, il faut bien dire, on a cet inconvénient d'avoir des cathédrales à peu près dans toutes les villes, avec des rues pavées autour qui détruisent la dimension internationale des lieux et empêchent de s'élever à une vision mondiale de l'humanité. Là-dessus, les Américains ont un avantage troublant sur nous : même quand ils placent l'action dans le Kentucky, au milieu des élevages de poulets et des champs de maïs, ils parviennent à faire un roman international.

Même dans le Montana, même avec des auteurs du Montana qui s'occupent de chasse et de pêche et de provisions de bois pour l'hiver, ils arrivent à faire des romans qu'on achète aussi bien à Paris qu'à New York. Cela, c'est une chose qui m'échappe. Nous avons des hectares de

forêts et de rivières, nous avons un pays qui est deux fois le Montana en matière de pêche et de chasse et nous ne parvenons pas à écrire des romans internationaux.

Du jour où j'ai compris cela, je dois dire, j'ai pris une carte de l'Amérique, je l'ai accrochée sur le mur de mon bureau et je me suis dit que l'histoire entière de mon prochain livre se déroulerait là-bas, aux États-Unis.

Je n'ai pas mis très longtemps à choisir la région qui servirait de décor à mon livre et notamment la ville de Detroit, dans le Michigan, qui est une vraie ville internationale, une ville remplie d'asphalte et de métal rouillé, une ville avec des gratte-ciel, des avenues qui n'en finissent pas et toutes ces choses qu'on trouve dans n'importe quelle ville américaine comme New York ou justement Detroit, qui est une ville aussi moderne que New York ou Los Angeles, en tout cas aussi riche d'un point de vue romanesque – beaucoup plus pauvre en vérité depuis son déclin industriel mais la ville parfaite, ai-je supposé, pour placer le décor d'un roman.

Par exemple, à Detroit, d'après ce que j'ai lu sur Internet, un habitant peut percevoir dans son champ visuel jusqu'à trois mille deux cents vitres en même temps. Je n'ai jamais bien compris ce que ça voulait dire, trois mille deux cents vitres

en même temps, mais, me suis-je dit, si j'écris une chose comme ça dans mon roman, alors on pourra comprendre que mes personnages habitent une grande ville complexe et internationale, une ville pleine de promesses et de surfaces vitrées. C'est même à ce genre de détails, me suis-je encore dit, qu'on pourra apprendre à connaître Dwayne Koster, qui est le nom de mon personnage principal, de même qu'on pourrait apprendre à connaître Susan Fraser, l'ex-femme de Dwayne Koster, puisque j'ai remarqué cela dans les romans américains, que le personnage principal, en général, est divorcé. Du moins, c'est souvent à ce moment-là qu'on le découvre, en général autour des cinquante ans, après que sa vie sentimentale s'est un peu compliquée.

Et c'est vrai que Dwayne Koster avait exactement cinquante ans quand commençait mon histoire, que sa vie sentimentale s'était un peu compliquée, et qu'il était divorcé donc, puisque, d'une manière générale, il n'était pas question de déroger aux grands principes qui ont fait leur preuve dans le roman américain.

À Detroit, en 1805, ai-je écrit, un gigantesque incendie arasa la ville, qui ne fut plus qu'un tas de cendres dispersées sur le sol, cependant vouée à en renaître, des cendres en question, ainsi qu'on peut encore lire pour devise de la ville : « speramus meliora » et « resurget cinerebus ».

Et sans doute le pasteur enthousiaste qui prononça cette phrase ce jour de 1805, non seulement ne savait pas qu'on frapperait ces mots sur le fronton de l'hôtel de ville mais encore qu'ils seraient si appropriés deux cents ans plus tard, quand Detroit deviendrait une des villes les plus pauvres des États-Unis, une des plus dangereuses, ai-je lu aussi, et l'une des plus inhabitées, du moins au regard des grands quartiers comme quittés à la hâte, abandonnés à la rouille, au verre cassé, à des centaines de chiens errants qui sillonnent le froid des usines mortes et s'effondrent dans la neige avant la fin de l'hiver.

Il faut dire, depuis qu'un certain Cadillac a planté son drapeau sur Griswold Street en 1701,

depuis qu'un certain Pontiac a voulu reprendre la ville en 1763, depuis qu'un certain Ford s'est installé à son tour en 1896, la ville a connu les temps prophétiques annoncés par le pasteur et la fumée nouvelle des automobiles, mais elle semble en partie retournée aux cendres qui hantaient sa naissance, partout où la vie enfuie laisse apparaître ce même abandon qu'on peut voir sur mille photos qui circulent sur Internet : un piano détruit dans une salle poussiéreuse, un Caddie rouillé dans un centre commercial, un numéro du *Times* dans une chambre dévastée, un lustre de cristal écrasé sur le sol, un lit d'hôpital surmonté de gravats. En fait, Detroit ressemble à une sorte de Pompéi moderne, dont la lave ne proviendrait pas d'une roche incandescente, plutôt des crédits et des dettes, poussant à cet exode urbain dont la question se pose d'où ils sont allés, tous ces gens, laissant leurs chiens et leurs poubelles pleines, les balançoires dans les jardins qui la nuit avec le vent laisseraient croire que les enfants reviennent.

À Detroit, ce qu'on peut faire quand arrive le printemps, c'est prendre sa voiture par-delà Eight Mile Road pour les rives du lac Saint-Clair, longer les docks du Wayne County Port pour regarder les vraquiers remonter les grands lacs sous l'Ambassador Bridge, longs bateaux qui

ne verront sûrement jamais la mer mais croiront quelquefois y être, puisqu'au milieu du lac Erie ou du lac Michigan, on s'y croirait presque, sur la mer, au point que par grand vent, leur étrave plonge et bascule sous l'écume comme en plein océan, au point que les rafales y soulèvent la surface de l'eau comme elles feraient dans l'Atlantique. Et n'étaient les écluses qui font comme des marches géantes entre les lacs, n'étaient les canaux où languissent les laquiers remplis de blé ou de charbon, à Detroit on se croirait quelquefois sur un port du grand large, tout prêt à voir surgir un baleinier de Nantucket, puisque à part quelque gros pétrolier au tirant d'eau impossible, on peut voir de tout sur les grands lacs, des yachts et des cargos, des grands voiliers et des barques de pêcheurs, des vieux gréements et des bateaux à moteur.

C'est dans ce décor-là qu'on rencontrait Dwayne Koster pour la première fois, non pas vraiment sur les rives des grands lacs mais dans les faubourgs de Detroit, au volant d'une vieille Dodge Coronet 1969, sans qu'on sache tout de suite ce qu'il y faisait, dans sa voiture, ayant l'air de remonter les rues comme une patrouille de flics qui ne sait pas trop ce qu'elle cherche, jusqu'à ce que, assez vite cependant, on le voie s'arrêter dans une des longues rues qui s'étendent d'est en ouest

sur une dizaine de miles, où déjà la ville s'étiole et ploie sous les grands arbres qui abritent les maisons.

C'est la première scène de mon livre, un type arrêté dans une voiture blanche, moteur coupé dans le froid de l'hiver, où se dessinent doucement les attributs de sa vie : une bouteille de whisky sur le siège passager, des cigarettes en pagaille dans le cendrier plein, différents magazines sur la banquette arrière (une revue de pêche bien sûr, une de base-ball bien sûr), dans le coffre un exemplaire de *Walden* et puis une crosse de hockey.

Assis là au volant de sa vieille Dodge, il regarde fixement les fenêtres éclairées d'une maison dont on peut lire sur la boîte aux lettres le nom de Fraser, sans qu'on sache encore que Fraser est le nom de son ex-femme, donc sans qu'on sache ce que ça voulait dire pour lui, Dwayne Koster, de stationner là dans le soir tombant, mais avec assez d'indices et de nervosité pour qu'on comprenne qu'il n'y était pas indifférent.

Dans la neige qui collait aux roues, ai-je écrit, à l'abri des chiens qui venaient pisser sur la portière, il pouvait passer des heures posté là, dans une solitude telle qu'on aurait dit qu'il jouait dans un film finlandais, à cause du froid qui massacrait ses lèvres, à cause de l'anorak ou des gants qui

ne lui suffisaient plus, puisqu'il n'était pas question de laisser le moteur tourner pour avoir du chauffage, et que, de toute façon, à ce moment-là de sa vie, ce qu'on comprenait aussi, c'est qu'il avait envie de ça, se laisser piquer par le froid et la neige et souffrir physiquement.

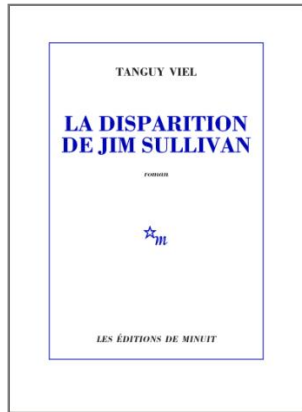
Il faut dire que Dwayne Koster, au moment où on le rencontrait, au début du livre donc, avait l'air de s'être débarrassé de la vie normale, si la vie normale, c'était ce qu'il avait essayé de construire vingt ans durant et qui maintenant le fuyait comme du sable, si la vie normale c'était les images désormais évanouies de son ancien foyer, ses deux enfants Tim et Dorothy, la vie heureuse avec Susan et jusqu'au souvenir d'une lune de miel aux chutes du Niagara. La chambre 207 de l'hôtel Bristol. La brume atomisée qui entrait par la fenêtre.

Mais tout ça, ai-je écrit, toutes ces choses qu'il revoyait comme en rêve à travers le pare-brise de sa Dodge, elles étaient pour ainsi dire forcloses en un lieu très lointain, vie antérieure dont sur son visage ne restait plus désormais que le deuil inamovible. Là, ai-je encore écrit, perdu dans la nuit du Michigan, la seule chose qui reconfortait Dwayne Koster, c'était de glisser dans l'autoradio son album préféré de Jim Sullivan, et d'écouter en boucle des chansons comme *Highways* ou

UFO, en se disant que c'était dommage que la terre entière n'écoute pas un chanteur pareil, et dommage aussi qu'il ait disparu, Jim Sullivan, dans des conditions si étranges.

Je ne sais pas si c'est le moment de parler de ça, mais le fait est que beaucoup de choses restent encore mystérieuses quant à la disparition de Jim Sullivan, il y a presque quarante ans, dans le désert du Nouveau-Mexique. On a bien retrouvé sa voiture en bordure du désert, mais on n'a jamais retrouvé son corps, ni non plus aucune trace d'une lutte ou d'une présence, seulement sa Coccinelle garée là, quelque part près de Santa Rosa, vitres et portes closes, sans le moindre choc ni effraction. Et c'est vrai que ce genre de choses, en Amérique, si en plus vous êtes un chanteur un peu mystique, si votre disque le plus connu s'appelle *UFO* (ce qui veut quand même dire « ovni » en anglais), alors pour certains de ses fans, ça ne faisait aucun doute, Jim Sullivan avait été enlevé par des extra-terrestres. D'autres évoquent un règlement de comptes avec une mafia locale, d'autres encore une bavure policière. Mais c'est vrai que ça reste une énigme, la disparition de Jim Sullivan, une énigme qui bien sûr fascinait Dwayne Koster, sans quoi je n'aurais pas intitulé mon livre *La Disparition de Jim Sullivan*.

Dépôt légal : mars 2013



Cette édition électronique du livre
La Disparition de Jim Sullivan de Tanguy Viel
a été réalisée le 24 janvier 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707322944).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326737